

**HERVÉ
MORIN**
**ARRÊTEZ DE
MÉPRISER
LES FRANÇAIS!**



*Pour
une société de la
reconnaissance*

Flammarion

Extrait de la publication

HERVÉ MORIN

ARRÊTEZ DE MÉPRISER LES FRANÇAIS!

Pendant trois ans et demi, j'ai participé au gouvernement. J'ai aimé et servi passionnément le ministère de la Défense. Mais les moments passés au cœur de la machine gouvernementale m'ont souvent donné le tournis, et l'impression d'un grand gâchis. J'y ai acquis la conviction qu'il était temps de faire émerger une démocratie plus équilibrée.

À la veille de l'élection présidentielle de 2012, acceptons de voir la France telle qu'elle est : diverse, fatiguée, ambitieuse, découragée, idéaliste, corporatiste, tolérante, réac', innovante... Loin d'effrayer, ces contradictions doivent stimuler et nourrir un projet politique. Expliquer à nos concitoyens ce que la France est devenue, à quels enjeux elle fait face, quels sont nos nouvelles frontières et le moyen de les atteindre. Un discours de vérité à l'opposé de tous les dangereux débats exhumés ces derniers mois, ces stigmatisations répétées de boucs émissaires, ces convocations d'inutiles nostalgies.

Il faut inventer de nouveaux chemins où l'homme retrouve la première place. Un pouvoir plus sobre. Une Europe plus fédérale. Une économie plus solidaire.

*Hervé Morin, président du Nouveau Centre,
député-maire d'Épaignes, a été ministre de la Défense
pendant trois ans et demi sous le gouvernement Fillon.*

Flammarion

Extrait de la publication

Arrêtez de mépriser
les Français !

Pour une société
de la reconnaissance

Hervé MORIN

Arrêtez de mépriser
les Français !

Pour une société de la
reconnaissance

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-6970-5

D'Épaignes à Brienne

C'était un jeudi soir. Sur le perron de l'Élysée, Claude Guéant, secrétaire général de la présidence de la République, égraine les noms de ceux qui vont entrer au gouvernement. Je suis sûr qu'aucun ministre n'oublie jamais le moment, fugace, où il redoute d'avoir été oublié. « Hervé Morin, ministre de la Défense. » Voilà, c'est dit.

Bizarrement, les premiers instants n'ont rien d'émouvant ni de grandiose. L'anxiété succède très vite, trop vite à la joie. Il faut dire qu'après mon rendez-vous dans l'après-midi avec François Fillon me confirmant ma nomination comme ministre de la Défense, je me sens anesthésié par le poids des responsabilités.

L'entretien qui suit avec le chef du cabinet militaire de Michèle Alliot-Marie, l'amiral Païtard, me fait mesurer l'ampleur de la mission : Conseil

Arrêtez de mépriser les Français !

des ministres de la Défense de l'OTAN, prise en main des dossiers et rendez-vous avec les chefs militaires, réunion des ministres de la Défense de l'Union européenne, présentation de la chaîne gouvernementale sur le nucléaire...

Heureusement, je dîne ce soir-là à La Gauloise, un restaurant du 15^e arrondissement de Paris, avec deux amis qui occupent des responsabilités importantes au ministère de la Défense et dans l'administration. Leurs conseils sont précieux. Comme moi, ils ont travaillé au cabinet de François Léotard, lorsqu'il était ministre de la Défense, entre 1993 et 1995. Ce soir-là, je propose à Patrice Molle de devenir mon directeur de cabinet. François Léotard en avait fait son chef de cabinet avant que cet ancien légionnaire ne devienne préfet. Il a dirigé l'administration pénitentiaire. C'est un type costaud, clair, carré, qui vous inspire confiance dès la première poignée de main. J'ai besoin de lui. Son successeur, André Viau, aura la même solidité.

Ce n'est que le lendemain matin que j'ai vraiment réalisé ce qui m'arrivait. Une voiture est venue me chercher à mon domicile, comme ce sera le cas tous les matins pour les trois ans et demi qui suivront. Seul à l'arrière de la berline, j'écoute les messages qui saturent mon portable. Je ne me souviens que de l'un d'entre eux. Peut-être le plus court de tous. Mon père. Mon père qui, depuis que la téléphonie mobile existe, ne m'avait jamais laissé de message. Je le rappelle

D'Épaignes à Brienne

immédiatement. La voiture tournait sur la place du Maréchal-Juin quand j'ai senti toute la fierté qu'il éprouvait. Avec peu de mots, il a évoqué celle qu'il appelle « la grand-mère Morin », mon arrière-grand-mère, que je n'ai jamais connue. Elle qui vivait avec « une vache, deux moutons et trois poules dans sa petite maison », dont le quotidien tournait autour d'« une bassine en émail », comment aurait-elle imaginé que l'un de ses descendants deviendrait ministre de la Défense ? L'évocation de cette filiation, dans la bouche de mon père, était une façon pudique (normande) d'évoquer ce qu'a pu être la promotion sociale d'une famille française qui, comme des millions d'autres, est passée d'un univers sans télévision à la télé en couleur, du lavoir à la machine à laver...

*

Issu d'un milieu modeste, mon père a perdu ses parents très tôt. À onze ans, il travaillait dans une ferme et à vingt, il montait sa petite entreprise de maçonnerie à Épaignes, dans l'Eure. Profondément épicurien, il aimait le jeu et les femmes et a copieusement fait souffrir ma mère quand il rentrait tard le soir. C'était une femme digne et courageuse qui a consacré toute sa vie à l'éducation de ses enfants, à leur réussite scolaire et à la gestion administrative de la PME familiale. Elle donnait de l'ordre à la maison,

Arrêtez de mépriser les Français !

serrait les boulons d'un père courageux et vivant en diable. Elle n'avait pas fait beaucoup d'études, elle avait une santé fragile mais elle avait une volonté de fer et un sens du devoir qu'elle a légués à ses deux enfants. Ce patrimoine si précieux lorsqu'on décide de faire de la politique, sève ultime quand je doute.

Élu député, il m'est arrivé à de nombreuses reprises de rencontrer des dames dont les yeux brillaient à l'évocation de mon père. Grand, châtain aux yeux bleus, grande gueule, impatient et gai. Des épaules et des bras pour y poser sa tête en toute sécurité.

Un jour, alors que j'inaugurais un Salon des antiquaires à Beuzeville, peu de temps après ma première élection législative, je me suis ainsi arrêté devant un stand tenu par une vieille dame. Alors que le cortège s'éloigne, elle m'arrête et me glisse : « J'ai croisé votre mère l'autre jour, à la maison de retraite, qui rendait visite à votre tante Alice. Elle est fière de vous. J'ai voté pour vous, je vous aime beaucoup. Mais qu'est-ce que j'ai aimé votre père ! » Amusé, je lui demande : « C'est à cause de vous qu'il me réveillait la nuit pour que je descende ouvrir la porte ? » Quand j'étais gosse, c'était son habitude : mon père jetait des graviers sur ma vitre pour me réveiller afin de lui déverrouiller la porte bloquée par la clé laissée volontairement par ma mère dans la serrure. Malicieuse, elle fait mine de s'indigner : « Ah non, monsieur ! Quand 20 heures sonnaient,

D'Épaignes à Brienne

je lui disais : “Jacques, c’est l’heure de la soupe”, et je le mettais dehors. »

Mon père a traversé les Trente Glorieuses le sourire aux lèvres, confiant, audacieux. Le pays, effondré et humilié en 1945, renaissait de ses cendres et tout était possible. Les Français vivaient alors dans un pays fort de son énergie, sûr de ses capacités d’innovation, confiant pour affronter les vents qui soufflaient sur un monde nouveau. L’automobile, la chimie, le spatial et l’aéronautique... L’optimisme d’une nation a permis de bâtir les plus grands secteurs industriels, au point de devenir le deuxième exportateur par habitant du monde en 1980. Cette réussite du pays profitait à l’ensemble des Français. Avant la crise du début des années 80, la PME de mon père a compté jusqu’à cinquante salariés.

Enfants, mon frère et moi avons connu les vacances sur la Côte d’Azur, passant de dix jours à trois semaines de congés par an, troquant les 2 étoiles familiaux pour les 4 étoiles où il fallait « se tenir ». Petits bourgeois normands, nous avons connu les sports d’hiver et les week-ends à Paris. Nos parents – pour nous, plus que pour eux – nous ont fait faire le tour des musées de la capitale. Cela faisait partie du « package » éducatif de l’époque : ma mère tenait à ce que nous lisions la littérature française classique, qu’elle-même n’avait jamais lue, et à ce que nous allions quelques fois dans l’année au théâtre.

Arrêtez de mépriser les Français !

Mon père construisait de belles villas sur la côte normande quand François Mitterrand arriva au pouvoir. Le moins que l'on puisse dire, c'est que pour lui, comme pour la France conservatrice en général, 1981 fut un choc. En six mois, la petite PME florissante se retrouve, sous la pression des banques, à l'agonie. Mon père n'a plus de travail à distribuer à ses salariés, condamnés au chômage technique. Aux ouvriers qui s'inquiétaient de l'avenir, je l'entends encore hurler : « Vous avez voté Mitterrand ! Allez voir votre député socialiste, il vous donnera du boulot ! » Mon père a perdu 12 kilos pendant l'hiver 1982, il était au bord de la faillite. À la Société Générale, il avait toujours été considéré comme un bon client. Mais en 1982, le regard du directeur de l'agence n'était plus le même sur la famille Morin.

Avec les années, les affaires de mon père comme celles du pays ne sont jamais revenues comme avant. De cinquante salariés, il ne restait au milieu des années 1990, quand il a pris sa retraite, qu'une quinzaine d'ouvriers dont il sauva l'emploi en vendant l'entreprise quelques dizaines de milliers de francs. Quant à notre voisin, le menuisier, il a quitté le village avec ses cinq filles, mettant la clé sous la porte alors que ronronnaient encore quelques années auparavant les scies des machines de l'affaire de menuiserie industrielle qu'il avait créée et développée à partir de rien.

D'Épaignes à Brienne

Épaignes, à l'image du pays, n'a jamais retrouvé la prospérité conquérante qui, de l'effondrement à l'humiliation de 1940, avait su, grâce au travail des Français, devenir la troisième puissance économique du monde. Au point qu'aujourd'hui, le déclassement réel ou ressenti des classes moyennes est à coup sûr un des enjeux de la prochaine élection présidentielle.

*

Place du Maréchal-Juin, c'est à tout cela que je repense. Mon père a raccroché le téléphone. L'émotion me saisit. J'arrive pour la prise d'armes à l'hôtel de Brienne à pied, les images du film de ma vie plein la tête. J'entre par l'arrière. Face au drapeau du 2^e régiment de la garde républicaine qui, pendant trois ans et demi, m'accompagnera à des centaines de prises d'arme, j'ai, ce matin-là, les jambes en coton.

Les semaines qui vont suivre vont m'apprendre qu'un ministre de la Défense ne peut négliger aucun détail. Dans l'armée, la forme ne se dissocie pas du fond. Il y a des codes, et prétendre s'en affranchir peut vous coûter cher, tout ministre que vous êtes. Ainsi, il me faudra un mois pour apprendre à faire un « garde-à-vous » correct... Anecdote ? Pas du tout. Mon autorité en dépendait. C'est le général Cuche, chef d'état-major de l'armée de terre qui, dans l'avion

Arrêtez de mépriser les Français !

m'amenant au Liban pour fêter le 14-Juillet avec les troupes françaises, me rendra l'immense service de m'avouer ce que personne n'osait me dire. J'apprends, consterné, que ma posture baroque est moquée dans l'ensemble des armées. Les talons ne sont pas joints, les bras ne sont pas tendus. Dans toutes les unités, on interprète mon côté dégingandé comme une forme de dilettantisme. Un comble pour un gros bosseur ! Or mon image auprès des militaires n'est déjà pas très bonne : quand on a été durant dix ans le lieutenant de François Bayrou et que l'on a finalement appelé à voter Nicolas Sarkozy au second tour de l'élection présidentielle, on passe vite pour un traître aux yeux de soldats pour qui la loyauté n'est pas un vain mot... même si en vérité, c'est François Bayrou qui a quitté sa famille politique, l'UDF, toujours associée à un parti de droite.

De fait, ma posture – et toute mon attitude – était radicalement différente de celle de Michèle Alliot-Marie, qui m'avait précédé à l'hôtel de Brienne. « C'est extraordinaire ! s'est un jour exclamé François Léotard. MAM n'a rien foutu pendant cinq ans, alors que ce ministère avait besoin de réformes. Tu as engagé des réformes colossales dont nos armées avaient besoin et cela n'est pas reconnu. Mais avec sa capacité à marcher de façon mécanique avec le menton bien dressé, comme les petits soldats articulés, elle est vécue dans la mémoire collective comme une bonne ministre de la Défense ! »

D'Épaignes à Brienne

Il m'a fallu du temps pour réaliser que maîtriser les codes permet de se façonner une image.

J'ai vécu violemment, à travers les portraits caricaturaux et la rumeur, le fait d'évoluer dans un milieu dont je n'étais pas issu, même s'il ne m'était pas étranger. Pour moi, devenir ministre, c'était gravir une marche, une marche haute. Administrateur à la commission de la défense de l'Assemblée nationale, puis conseiller technique chargé des relations avec le Parlement au cabinet de François Léotard, ministre de la Défense, j'avais gravité dans les sphères du pouvoir mais sans jamais être réellement exposé. Les questions de défense m'intéressaient vraiment. Pourtant, il me faudra quelques mois pour « entrer dans le costume ».

*

Cette sensation étrange de « ne pas en être », éprouvée en 2007 alors que j'entre au gouvernement, m'a renvoyé à mes années étudiantes. Elle faisait écho à la première phrase que Stéphanie Prunier, l'une de mes plus proches collaboratrices, m'a dite quand nous sommes arrivés au ministère : « Il va falloir t'acheter des costumes. » Un détail trivial, mais qui a réactivé le « complexe du provincial » que j'avais fini par enfouir... J'étais en licence de droit à Caen, quand pour la première fois j'ai dit que je voulais intégrer Sciences Po :

Arrêtez de mépriser les Français !

« C'est pas pour toi, la rue Saint-Guillaume », avait tranché un couple d'amis. Un « toi » qui veut dire « nous, les gens pas bien dégrossis, issus de milieu culturel modeste ». Mais j'ai travaillé pendant tout l'été en prépa, à l'IPESUP, avec le soutien de celle qui allait devenir ma femme. Et j'ai réussi.

Je me souviens encore de mon premier jour à Sciences Po : des jeunes gens en loden vert, *Le Monde* à la main, et moi au milieu. Économe, ma mère recyclait les pantalons de mon frère, en velours noir et lisse, comme on n'en voyait plus qu'en Normandie... mais qui se mariaient très bien avec mon blouson trop court ! Tous parlaient vernissages, évoquaient le dîner de leur père ou de leur oncle avec tel membre du gouvernement, le week-end passé avec tel autre du Conseil d'État ou un ponte de l'industrie... À l'époque, ce monde me semblait inaccessible. Des années plus tard, à Brienne, certaines situations me rappelleront encore d'où je viens. Et aujourd'hui, je comprends très bien ce que peut ressentir un jeune héritier de l'immigration, obsédé par le réseau, pour qui le saut culturel, social, matériel, est mille fois plus difficile à faire.

L'amiral Païtard, militaire courageux et as de l'aéronavale, m'aidera beaucoup pendant ces premiers mois de « construction ». Mon directeur de cabinet, André Viau, aussi. J'ai fini par investir totalement ma fonction, mais sans jamais sacrifier ma passion. Mon amour des chevaux a

D'Épaignes à Brienne

en partie forgé l'homme que je suis. Cet atavisme familial s'est révélé alors que mon frère et moi étions encore enfants. Quand nous allions à Paris, mon père emmenait toute la famille en « pèlerinage » à l'hippodrome. Vincennes, Auteuil, surtout Longchamp... Nous les connaissions tous. Deauville était notre pré carré lors des quinze derniers jours d'août. Mon frère et moi rêvions d'entendre un jour un entraîneur donner des ordres au jockey pour un cheval courant sous nos couleurs. C'était sûr, un jour, nous sauterions la barrière du paddock pour nous trouver du côté des propriétaires.

*

J'ai acheté mes premiers chevaux de course en 1999, alors que je venais d'être élu député. C'est Philippe Augier, le maire de Deauville, et François Bayrou, qui m'ont conseillé de prendre Jean-Claude Rouget comme entraîneur, sans doute aujourd'hui le meilleur de France. J'achèterai avec deux de mes amis deux chevaux. Avec les années et grâce au talent de Jean-Claude, nous montons en gamme. En 2005, nous investissons à trois 40 000 euros dans un poulain gris, *Literato*. Un cheval aux petites origines, par « fagots et bouts de bois », comme on dit... Ce « petit chose » s'avérera être le meilleur cheval européen sur 2 000 mètres en 2007 ! En deux ans, *Literato* remportera neuf courses.

Arrêtez de mépriser les Français !

Le poulain va courir le Jockey Club seulement un mois après ma nomination au gouvernement, ce qui me vaudra de nombreux articles désagréables. Il finira deuxième. N'en déplaise aux austères, et quitte à ce que la presse en fasse ses choux gras, je crois qu'on peut être ministre et exulter sur un champ de course. La victoire d'un cheval dans une grande course est un plaisir cathartique sans équivalent, que personne ne peut comprendre s'il ne l'a pas connu. Ce doit être un peu la même chose que de marquer un but le jour d'une finale de Coupe d'Europe pour un joueur de football. *Literato* gagnera les Champion's Stakes en octobre à Newmarket, l'une des plus grandes courses européennes.

Puis, un mois plus tard, se court la Hong Kong Cup qui est gagnée par le cheval arrivé troisième à Newmarket, loin derrière le nôtre. Je reçois alors un coup de téléphone du manager général de la plus grande écurie de chevaux de course du monde, qui appartient à l'émir de Dubaï. Ce dernier possède plusieurs milliers de chevaux, tous achetés sans limite de prix. L'affaire est conclue en moins de vingt-quatre heures : nous lui vendons *Literato* à prix d'or. Ce qui me vaudra à nouveau de mauvais papiers, expliquant que je « brade la génétique française », ou insinuant que j'ai vendu mon poulain en profitant de mes fonctions de ministre de la Défense, naturellement en relation constante avec le dirigeant émirati. En vérité, je ne l'avais jamais rencontré.